

# **LA RAGE, L'EMPRISE, L'ORGUEIL (les échanges)**

**Reportage réalisé par Soraya Laouadi**

## ***Comment travailler son orgueil ?***

Dans l'orgueil, nous nous considérons comme Dieu. L'orgueilleux est en contact avec son Moi idéal, il s'est fait tout seul, il est Dieu. Pour récupérer le traumatisme chez l'orgueilleux, il s'agit de le mettre en contact avec le fait qu'il n'est pas Dieu, qu'il ne s'est pas fait tout seul. C'est une blessure terrible pour l'orgueilleux. Il est empli du désir d'auto-engendrement qui occupe aussi chacun de nous.

## ***A propos de la scène primitive, peut-on se référer à d'autres scènes que le sexuel, les scènes de violence entre parents, par exemple ?***

Oui, bien entendu, mais il est important de comprendre qu'on ne récupérera jamais la scène primitive même si on passe des années en analyse ! Par contre, à travers nos fantasmes, nous pouvons reconstruire la façon dont nous imaginons cette scène primitive. Dans certains cas, les scènes de violence des parents sont vécues par l'enfant comme des scènes sexuelles dramatiques et impudiques. C'est terrible pour l'enfant car à ce moment-là, la réalité rejoint le fantasme. Le traumatisme naît de cette confusion.

## ***La perversité et l'emprise semblent inexorablement liées, peut-on envisager une emprise dénuée de perversion ?***

L'emprise est la relation primaire entre la mère et l'enfant. Elle correspond à la pulsion d'agrippement de l'enfant. A partir de là, quand les besoins s'adressent à l'objet qui doit être à leur service, l'objet cesse d'être une personne. C'est pour cette raison que la relation d'emprise dans la relation primaire ne se constitue pas comme une perversion.

Pourquoi parle-t-on ici de perversion ? On parle de perversion car c'est une dimension de l'enfant qui habite l'adulte. Si les besoins primaires sont toujours aussi intenses chez la personne adulte, elle va exercer tout son art et sa science (séduction, persuasion...) pour assouvir ses besoins. Chez un adulte cette histoire d'emprise peut être masquée par un côté séducteur, mais derrière l'emprise, il peut y avoir beaucoup d'agressivité qui ne se voit pas au premier abord. Et c'est là l'élément pervers. Quand il y a de la perversion, c'est qu'il y a du déplacement. Ce qui peut être dérangeant pour celui qui subit la relation d'emprise c'est sa responsabilité vis-à-vis du pervers.

Pour exemple, Cho Seung-Hui, le jeune étudiant évoqué dans l'intervention sur « la rage », exerçait une emprise énorme sur tout son environnement. Le passage à l'acte était déjà dans l'esprit de tous les étudiants qui le côtoyaient. Tous les étudiants lui ont d'ailleurs renvoyé l'image du passage à l'acte. L'effet de miroir ne mettant plus de limites à son excitation, l'étudiant est alors passé à l'acte. Ce qu'il y a de terrible dans ce genre de confrontation, c'est que toutes les parties sont coincées : l'une métabolise et l'autre finit par agir. Tout le monde, y compris les médecins et le juge, a pensé la même chose mais personne n'est intervenu pour arrêter Cho Seung-Hui. Aucune dénonciation du risque du passage à l'acte n'a été assumée.

En fait, personne n'ose envisager la terreur qui est présente dans le passage à l'acte, tout le monde y pense mais le dénie. Le mécanisme de défense qui est employé par tout le groupe est le déni. Personne n'a accepté que l'acte puisse être possible, sinon l'étudiant aurait été obligé de suivre des soins, voire être interné. Ce qu'il y a de terrible dans l'histoire de ce jeune coréen c'est qu'on sait que son père a été absent durant toute son enfance car il travaillait en Arabie Saoudite et là, à nouveau, tous les pères symboliques (les médecins, le juge) se sont défilés.

Ce qu'il y a également d'effroyable pour tout le monde dans cette histoire, à commencer par le jeune étudiant, c'est l'absence de parole. Il ne trouve personne pour lui parler et à qui parler, il est mutique dans sa partie abîmée. Par ailleurs, il répond à cette blessure énorme par de l'agressivité. Le massacre commence le matin, juste après la dispute avec la seule personne avec qui il a l'habitude d'échanger, son amie « de cœur », qu'il tue en premier, puis c'est l'escalade. C'est un enfermement terrible dans lequel il se trouve. Tout le monde est effrayé mais en même temps il y a quelque chose de l'ordre de l'emprise où tout le monde devient complice, par déni de la terreur du passage à l'acte.

### ***Comment agir pour faire écran à la violence que tout le monde connaît ?***

Pour un enfant penser et agir, c'est la même chose. Quand il y a collusion entre pensée et agir, alors il suffit de penser les choses pour qu'elles soient agies. Au niveau du fantasme, pour les étudiants, c'était déjà arrivé puisqu'il suffisait d'y penser. Il n'y a pas eu l'espace-temps nécessaire entre pensée et agir pour réaliser que Cho Seung-Hui représentait un danger pour eux.

Quand on pense que ça va arriver, alors on maîtrise. La pensée est une forme de maîtrise. A partir de là il y a dissociation car on reste à un niveau intellectuel et rationnel. Si on pense à un niveau corporel, on est alors, comme les étudiants, dans la crainte de prendre des balles et d'être massacré. On pense, donc on maîtrise. Alors, si les adultes qui ont normalement la maîtrise de la situation ne font rien, cela signifie qu'il n'y a pas de danger. Les étudiants se protègent par une forme de déni. La toute-puissance de la pensée est aussi en jeu : penser c'est maîtriser. Or, cette maîtrise est tout à fait vaine ici.

Le danger est alors différé. C'est l'idée de la maîtrise, on s'imagine être avant le traumatisme, dans une sorte de régression de protection. Ce qui peut se passer ne s'est jamais passé et ne se passera pas. C'est comme la mère qui pense qu'il va arriver un accident à son enfant. C'est pour maîtriser ce qui se passe avant tout, pour que rien ne se passe. On se préserve du traumatisme, donc on se prépare à régresser. Le « rien ne se passe » est le traumatisme initial.

Le jeune étudiant coréen, Cho Seung-Hui, est dans la rage, car depuis le début de sa vie on lui dit que rien ne se passe pour lui. Il n'a jamais été contenu dans ses émotions et n'a pas eu suffisamment d'échanges avec les adultes. Cet abandon massif l'a conduit à être enragé. La toute-puissance de la pensée est une réponse aux angoisses de mort. L'angoisse de mort bloque l'appareil à penser. Face à la mort on ne pense plus. Dès que nous sommes confrontés à des événements qui nous mettent en effroi, en terreur, notre réflexion est bloquée, notre appareil à penser ne fonctionne plus normalement.

Quand la pensée disparaît dans l'impensable, le sujet disparaît aussi. L'autre alors n'existe plus en tant que sujet mais seulement en tant qu'objet.

Ce qui est important de retenir dans l'exposé sur « la rage » c'est que la maladie psychique est vécue comme une tare par la famille de Cho Seung-Hui. La famille, honteuse de cette déficience, a alors dénié la souffrance et la maladie de cet enfant. Le silence a été une tentative folle de protéger cet enfant de sa folie.

Tout le monde est terrorisé par la folie de cet enfant mais personne n'a rien dit de cette terreur. Les personnes ne commencent à parler qu'après le passage à l'acte du jeune coréen. Ils sortent alors de l'emprise. On peut parler de l'emprise lorsqu'on n'est plus sous l'emprise.

L'orgueilleux est comme l'avare de Molière : ce sont les autres qui le sont. La rage intérieure n'est ni ressentie ni pensée.

C'est la même histoire que celle de l'enfant-symptôme : sa seule possibilité d'exister est d'agir. Cho Seung-Hui est dans cette dynamique-là, de survie ultime dans l'agir ou le corporel. Il est dans une régression archaïque importante. Il se vit comme un martyr. L'introduction du sacrifié est une notion très intéressante car elle appartient à la tragédie grecque. Le sacrifice est quelque chose de fort qui élève - c'est une soumission aux Dieux - une identification au fils de Dieu. Cela nous amène à comprendre ce qui occupe tous les kamikazes. Nous pouvons voir où peuvent nous mener tous ces poisons : jusqu'au sacrifice, jusqu'à donner la mort, se donner la mort.

A l'endroit où la parole est sidérée et où le sujet disparaît, se situe quelque chose de très grave : la régression à l'état de psychose. La solution existentielle de la folie est tragique. Cette régression psychotique inéluctable, tragique, sans perspective, n'est pas celle que nous choisissons. Dans notre élaboration du film de Kim Ki-Duk, à partir des mêmes blessures et des mêmes réactions d'emprise, de rage et d'orgueil, nous avons travaillé à développer un autre devenir. Nous proposons un passage, un changement, une élaboration pour permettre la constitution d'une identité positive. Nous proposons de sortir des blessures psychiques et de leurs réactions pour se développer autrement.